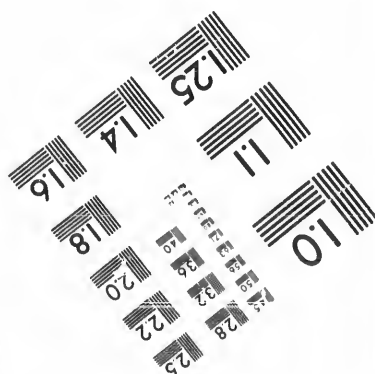
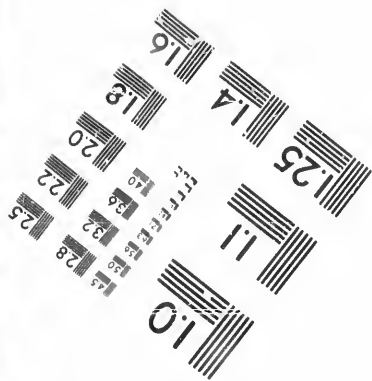
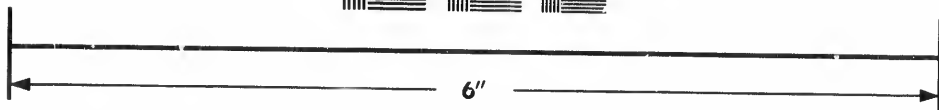
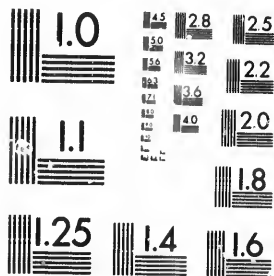


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

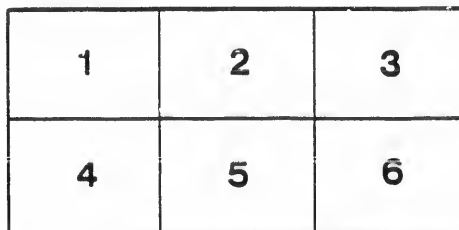
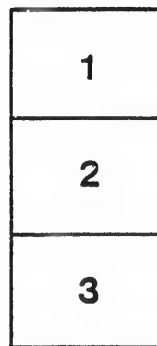
McLennan Library
McGill University
Montreal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

McLennan Library
McGill University
Montreal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
o

elure,
à

32X





LE HURON

O U

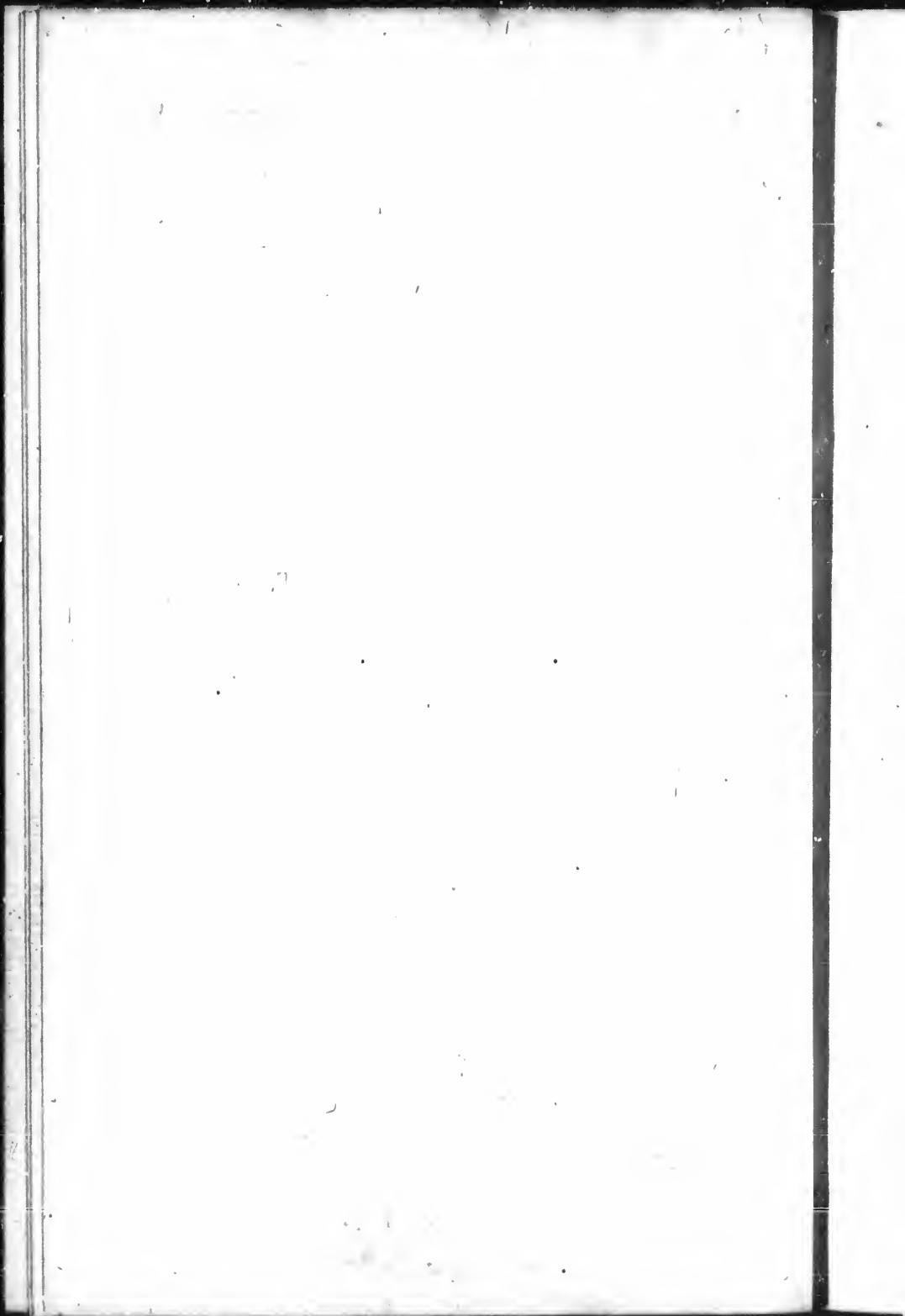
L'INGÉNU.

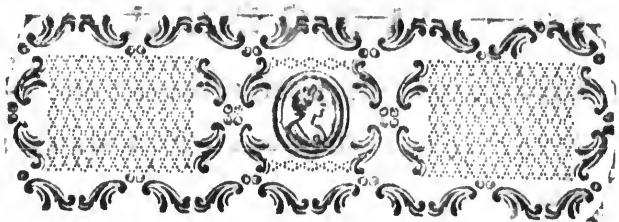
PREMIERE PARTIE.



A LAUSANNE.

M. DCC. LXVII.





L'INGÉNU.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment le Prieur de Nôtre-Dame
de la Montagne & Mademoiselle sa
Sœur rencontrèrent un Huron.*

UN jour St. Dunstan, Irlandais de nation, & Saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les Côtes de France, & arriva par cette voiture à la Baye de St. Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes

Part. I.

A

révérences , & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit Prieuré dans ces quartiers-là , & lui donna le nom de Prieuré de la Montagne , qu'il porte encore , comme un chacun fait.

En l'année 1689 , le 15 Juillet au soir , l'Abbé de Kerkabon , Prieur de Nôtre-Dame de la Montagne , se promenait sur le bord de la Mer avec Mlle. de Kerkabon sa sœur pour prendre le frais. Le Prieur , déjà un peu sur l'âge , était un très-bon Ecclésiastique , aimé de ses voisins , après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné sur-tout une grande considération , c'est qu'il étoit le seul bénéficié du pays qu'on ne

fût pas obligé de porter dans son lit quand il avoit soupé avec ses confreres. Il savoit assez honnêtement de Théologie ; & quand il étoit las de lire St. Augustin , il s'amusait avec Rabelais ; aussi tout le monde disoit du bien de lui.

Mademoiselle de Kerkabon , qui n'avait jamais été mariée , quoiqu'elle eût grande envie de l'être , conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans ; son caractère étoit bon & sensible , elle aimait le plaisir & étoit dévote.

Le Prieur disoit à sa sœur en regardant la mer : Hélas ! c'est ici que s'embarqua notre pauvre frere avec notre chère belle-sœur Mad. de Kerkabon sa femme sur la frégate l'Hirondelle en 1669 , pour aller servir en Canada.

4 L'INGÉNU.

S'il n'avoit pas été tué , nous pourrions espérer de le revoir encor.

Croyez-vous , disait Mlle de Kerkabon , que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il est certain que si elle n'avoit pas été mangée , elle serait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère qui avoit beaucoup d'esprit auroit fait assurément une grande fortune.

Comme ils s'attendrissaient l'un & l'autre à ce souvenir , ils virent entrer dans la Baye de Rence un petit bâtiment qui arrivoit avec la marée ; c'était des Anglais qui venoient vendre quelques denrées de leur pays. Ils sautèrent à terre sans regarder M. le Prieur ni Mlle. sa sœur qui fut très-

L'INGÉNU.

choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très - bienfait , qui s'élança d'un saut par - dessus la tête de ses compagnons , & se trouva vis-à-vis Mademoiselle. Il lui fit un signe de tête , n'étant pas dans l'usage de faire la révérence. Sa figure & son ajustement attirèrent les regards du frère & de la sœur. Il était nu - tête & nu-jambes , les pieds chaussés de petites sandales , le chef orné de longs cheveux en tresses , un petit pourpoint qui serrait une taille fine & dégagée ; l'air martial & doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades , & dans l'autre une espèce de bourse dans laquelle était un gobelet & de très-bon biscuit de mer. Il

6 L'INGÉNU.

parlait Français fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à Mlle. de Kerkabon & à M. son frère; il en but avec eux; il leur en fit reboire encor, & tout cela d'un air si simple & si naturel, que le frère & la sœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs services, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Mr. le Prieur jugeant à son accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel pais il était. Je suis Huron, lui répondit le jeune homme.

Mlle. de Kerkabon étonnée & en-

chantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses , pria le jeune homme à souper ; il ne se fit pas prier deux fois , & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Nôtre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux , & disait de temps en temps au prier :
Ce grand garçon-là a un teint de lys & de rose ! Qu'il a une belle peau pour un Huron ! Vous avez raison , ma sœur , disait le prier. Elle faisait cent questions coup sur coup , & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'Abbé de

St. Yves y vint avec Mlle. sa sœur ; jeune basse brette , fort jolie & très-bien élevée. Le Bailly , le receveur des tailles & leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre Mlle. de Kerkabon & Mlle. de St. Yves. Tout le monde le regardoit avec admiration ; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois ; le Huron ne s'en émouvait pas. Il semblait qu'il eût pris pour sa devise celle de Mylord Bolingbroke : *nihil admirari*. Mais à la fin excédé de tant de bruit , il leur dit avec assez de douceur , mais avec un peu de fermeté , Messieurs , dans mon pays on parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour

quelques moments. Il se fit un grand silence. M. le Bailly qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât, & qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit, en ouvrant la bouche d'un demi pied, Monsieur, comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appelé l'Ingénu, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, Monsieur, venir en Angleterre ? C'est qu'on m'y a mené, j'ai été fait, dans un combat, prisonnier par les Anglais après m'être assez bien défendu ; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils

font braves & qu'ils font aussi honnêtes que nous ; m'ayant proposé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre , j'acceptai le dernier parti , parce que de mon naturel j'aime passionnément à voir du païs.

Mais , Monsieur , dit le Bailly , avec son ton imposant , comment avez-vous pu abandonner ainsi père & mere ? C'est que je n'ai jamais connu ni père ni mère , dit l'étranger. La compagnie s'attendrit , & tout le monde répétait , *ni père ni mère !* Nous lui en servions , dit la maîtresse de la maison à son frere le Prieur ; que ce Monsieur le Huron est intéressant ! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière , & lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

Je m'aperçois, Mr. l'Ingénu, dit le grave Bailly, que vous parlez mieux François qu'il n'appartient à un Huron. Un François, dit-il, que nous avons pris dans ma grande jeunesse en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseignâ sa langue; j'apprends très-vîte ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos François réfugiés que vous appelez huguenots je ne sais pourquoi; il m'a fait faire quelques progrès dans la connoissance de votre langue; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les François quand ils ne font pas trop de questions.

L'Abbé de S. Yves malgré ce

petit avertissement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la Hurone, l'Anglaise ou la Française? La Hurone, sans contredit, répondit l'Ingénu. Est-il possible? s'écria Mlle. de Kerkabon; j'avais toujours cru que le Français était la plus belle de toutes les langues après le Bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu, comment on disait en Huron du Tabac, & il répondait *Taya*; comment on disait manger, & il répondait *Essenten*. Mlle. de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour, il lui répondit *Trovander* (*), & soutint non sans apparence de raison que ces mots là valaient bien les mots Fran-

(*) Tous ces noms sont en effet Hurons.

çais & Anglais qui leur correspon-
daient. *Trovander* parut très-joli à
tous les convives.

Mr. le Prieur qui avait, dans sa
Bibliothèque, la Grammaire Hu-
rone dont le R. P. Sagar Théodat
Récolet, fameux Missionnaire, lui
avait fait présent, sortit de table un
moment pour l'aller consulter. Il
revint tout haletant de tendresse &
de joie. Il reconnut l'Ingénu pour
un vrai Huron. On disputa un peu
sur la multiplicité des langues, & on
convint que sans l'aventure de la tour
de Babel toute la terre aurait parlé
Français.

L'interrogant Bailly qui jusques-là
s'étoit défié un peu du personnage,
conçut pour lui un profond respect;
il lui parla avec plus de civilité qu'au-

paravant , de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mlle. de Saint-Yves était fort curieuse de savoir comment on faisait l'amour au pays des Hurons ? En faisant de belles actions , répondit-il , pour plaire aux personnes qui vous ressemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mlle. de Saint-Yves rougit , & fut fort aise. Mile. de Kerkabon rougit aussi , mais elle n'étoit pas si aise ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressât pas à elle , mais elle était si bonne personne que son affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté , combien il avait eu de maîtresses en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une , dit l'Ingénu ;

c'était Mlle. Abacaba, la bonne amie de ma chere nourrice ; les jones ne sont pas plus droits , l'hermine n'est pas plus blanche , les moutons sont moins doux , les aigles moins fiers , & les cerfs ne sont pas si légers que l'étoit Abacaba. Elle poursuivait un jour un lièvre dans notre voisinage , environ à cinquante lieues de notre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieues plus loin , vint lui prendre son lièvre ; je le sçus , j'y courus , je terrassai l'Algonquin d'un coup de massue , je l'amenai aux pieds de ma maîtresse pieds & poings liés. Les parents d'Abacaba voulurent le manger , mais je n'eus jamais de goût pour ces sortes de festins ; je lui rendis sa liberté , j'en fis un ami. Abacaba fut si tou-

chée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ses amants. Elle m'aimerait encor si elle n'avoit pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps sa peau, mais cela ne m'a pas consolé.

Mlle. de Saint Yves, à ce récit, sentait un plaisir secret d'apprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtresse, & qu'Abacaba n'étoit plus; mais elle ne démêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'Ingénu, on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un Algonquin.

L'impitoyable Bailly qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion étoit Mr. le Huron? s'il avoit choisi la religion

religion Anglicane ou la Gallicane, ou la Huguenote. Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Eh, mon Dieu ! disait Mlle. de Saint Yves, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas Catholiques ? Est-ce que les RR. PP. Jésuites ne les ont pas tous convertis ? L'Ingénu l'assura que dans son pays on ne convertissait personne ; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifîât inconstance. Ces derniers mots plurent extrêmement à Mademoiselle de Saint-Yves.

Part. I.

B

Nous le batiserons , nous le batiserons , disait la Kerkabon à Mr. le Prieur : vous en aurez l'honneur , mon cher frère , je veux absolument être sa maraine ; Mr. l'Abbé de Saint Yves le présentera sur les fonts : ce fera une cérémonie bien brillante , il en fera parlé dans toute la Basse-Bretagne , & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison ; tous les convives criaient , nous le batiserons. L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout , & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des Bas-Bretons ; enfin , il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vuidier sa bou-

teille d'eau des Barbades , & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans sa chambre , Mlle. de Kerkabon & son amie Mlle. de Saint Yves , ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large serrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher , & qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.





CHAPITE II.

*Le Huron , nommé l'Ingénu , reconnu
de ses parents.*

L'INGÉNU , selon sa coutume , s'éveilla avec le soleil au chant du coq , qu'on appelle en Angleterre & en Huronie , la trompette du jour. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oisieux , jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour , qui ne peut ni dormir , ni se lever , qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie & la mort , & qui se plaint encor que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois

lieues ; il avait tué trente pièces de gibier à balle seule , lorsqu'en rentrant il trouva M. le Prieur de Nôtre-Dame de la Montagne & sa discrète sœur , se promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur présenta toute sa chasse , & en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou , il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception ; c'est ce que j'ai de plus précieux , leur dit-il ; on m'a assuré que je serais toujours heureux , tant que je porterai ce petit brinborion sur moi , & je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le Prieur & Mlle. sourirent avec attendrissement de la naïveté de

l'Ingénu. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mlle. de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie ? Non, dit l'Ingénu ; cette rareté me vient de ma nourrice ; son mari l'avait eue par conquête, en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'est tout ce que j'en ai sçu.

Le Prieur regardait attentivement ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent ; Par nôtre Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le Capitaine & de sa femme. Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même

émotion , en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur , tous deux s'attendrissaient , tous deux pleuraient , leur cœur palpitait , ils poussaient des cris , ils s'arrachaient les portraits , chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde ; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron : ils lui demandaient l'un après l'autre , & tous deux à la fois , en quel lieu , en quel temps , comment ces mignatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice ; ils rapprochaient , ils comptaient les temps depuis le départ du Capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au païs des Hurons ,

& que depuis ce temps , ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni pere ni mere. Le Prieur, qui était homme de sens , remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe ; il savait très - bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotoné ; il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frere & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mammelle ; la nourrice Huronne lui a sauvé la vie , & lui a servi de mere ; enfin après cent questions & cent réponses , le Prieur & sa sœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes ; & l'Ingénu riait,

ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un Prieur Bas-Breton.

Toute la compagnie descendit; Mr. de St. Yves, qui était grand phyfionomifte, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu; il fit très-humblement remarquer qu'il avait les yeux de sa mere, le front & le nez de feu M. le Capitaine de Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mlle. de St. Yves, qui n'avait jamais vu le pere ni la mere, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchaînement des événements de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénu, qu'il consentit

lui-même à être neveu de M. le Prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à Dieu dans l'Eglise de nôtre Dame de la Montagne, tandis que le Huron d'un air indifférent s'amusait à boire dans la maison.

Les Anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes; je reste ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un Prieur. Les Anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'Ingénu eût des

parents ou non en Basse - Bretagne.

Après que l'oncle , la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le Bailly eut encore accablé l'ingénu de questions , après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement , la joie , la tendresse peuvent faire dire ; le Prieur de la Montagne & l'Abbé de St. Yves conclurent à faire baptiser l'Ingénu au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt - deux ans comme d'un enfant qu'on régénere , sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire , & cela paraissait difficile ; car l'Abbé de St. Yves supposait qu'un homme qui n'était pas né en France, n'avait pas le sens commun.

Le Prieur fit observer à la com-

pagnie , que si en effet M. l'Ingénieur son neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en Basse-Bretagne , il n'en avait pas moins d'esprit ; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses , & que sûrement la nature l'avait beaucoup favorisé , tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? Il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais , & quelques morceaux de Shakespear qu'il savait par cœur ; qu'il avait trouvé ces livres chez le Capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth , & qu'il en était fort content. Le Bailly ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue , dit l'Ingénu , que j'ai cru en deviner quelque chose , & que je n'ai pas entendu le reste.

L'Abbé de St. Yves, à ce discours, fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, & que la plupart des hommes ne lisaient guere autrement. Vous avez sans doute lu la Bible, dit-il au Huron. Point du tout, M. l'Abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon Capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme sont ces maudits Anglais, criait Mlle. Kerkabon, ils feront plus de cas d'une piece de Shakespear, d'un plumbpouding & d'une bouteille de Rum que du Pentateuque. Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits de Dieu; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il soit peu de temps.

Quoi qu'il en soit, on fit venir le

plus habile tailleur de St. Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie se sépara, le Bailly alla faire ses questions ailleurs. Mlle. de St. Yves, en partant, se retourna plusieurs fois pour regarder l'Ingénu, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais faites à personne en sa vie.

Le Bailly présenta à Mademoiselle de St. Yves un grand nigaut de fils qui sortait du college; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle étoit occupée de la politesse du Huron.





C H A P I T R E I I I.

Le Huron , nommé l'Ingénu , converti.

MONSIEUR le Prieur voyant qu'il était un peu sur l'âge , & que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation , se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice s'il réussissait à le batiser & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de Basse-Bretagne , fortifiée par le climat du Canada , avait rendu sa tête si vigoureuse , que quand on frappait dessus , à peine le sentait-il ; & quand on gravait dedans , rien ne s'effaçait , il

n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le Prieur résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir ; mais ne sachant ni dans quel temps, ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse Bretagne ; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, si jamais il rencontrait ces marauts-là.

Son Oncle charmé de ces bonnes dispositions, le mit au fait en peu de temps ; il loua son zèle, mais il lui
aprit

apprit que ce zèle était inutile , attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cent quatre-vingt - dix années. L'Ingénu sçut bientôt pres-que tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le Prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'Abbé de St. Yves , qui ne sachant que répondre , fit venir un Jésuite Bas-Breton pour achever la conversion du Huron.

Enfin , la grace opéra ; l'Ingénu promit de se faire Chrétien ; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis ; car , disait-il , je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire , un seul personnage qui ne l'ait été ; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce , le plu-

tôt c'est le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village , & le pria de lui faire l'opération , comptant réjouir infiniment Mademoiselle de Kerkabon & toute la compagnie , quand une fois la chose serait faite. Le frater qui n'avait point encore fait cette opération , en avertit la famille , qui jetta les hauts cris. La bonne Kerkabon trembla que son neveu qui paraissait résolu & expéditif , ne se fît lui-même l'opération , très-mal adroitement , & qu'il n'en résultât de tristes effets , auxquels les Dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le Prieur redressa les idées du Huron ; il lui remontra que la circoncision n'était plus de mode , que le batême était beaucoup plus doux

& plus salutaire ; que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingénu qui avait beaucoup de bon sens & de droiture disputa , mais reconnut son erreur , ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent ; enfin il promit de se faire baptiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; & c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul Apôtre se fût confessé , & cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de St. Jacques le Mineur , ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres.* Le Huron se tut , & se confessa à un

Récolet. Quand il eut fini , il tira le Récolet du confessional , & saisissant son homme d'un bras vigoureux , il se mit à sa place , & le fit mettre à genoux devant lui ; allons , mon ami , il est dit : *Confessez-vous les uns aux autres.* Je t'ai conté mes péchés , tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi , il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le Récolet pouffe des hurlements qui font retentir l'église. On accourt au bruit , on voit le catéchumene qui gourmait le moine au nom de St. Jaques le Mineur. La joie de batiser un Bas-Breton Huron & Anglais était si grande , qu'on passa par dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de

théologiens qui penferent que la confession n'était pas néceffaire , puisque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'Evêque de St. Malo , qui flatté , comme on le peut croire , de batiser un Huron , arriva dans un pompeux équipage , suivi de fon clergé. Mlle. de Saint Yves , en béniffant Dieu , mit fa plus belle robe , & fit venir une coëffeufe de St. Malo , pour briller à la cérémonie. L'interrogant Bailly accourut avec toute la contrée. L'Eglife était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts batismaux , on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le chercherent par - tout. On crut qu'il était à la chasse felon fa coutume. Tous les

conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voisins ; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Mr. le Prieur & sa sœur étaient persuadés qu'on n'y batifait personne , & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'Evêque était confondu , & prêt à s'en retourner ; le Prieur & l'Abbé de Saint Yves se désespéraient ; le Bailly interrogeait tous les passants avec sa gravité ordinaire. Mlle. de Kerkabon pleurait. Mlle. de St. Yves ne pleurait pas , mais elle pouffait de profonds soupirs qui semblaient témoigner son goût pour les sacrements. Elles se promenaient tristement le

long des saules & des roseaux qui bordent la petite riviere de Rence, lorsqu'elles apperçurent au milieu de la riviere une grande figure assez blanche, les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jetterent un grand cri & se détournèrent. Mais la curiosité l'emportant bientôt sur toute autre considération, elles se coulerent doucement entre les roseaux, & quand elles furent bien sures de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agissait.





CHAPITRE IV.

L'Ingénu batisé.

LE Prieur & l'Abbé étant accourus , demanderent à l'Ingénu ce qu'il faifait - là. Eh parbleu , Messieurs , j'attends le batême. Il y a une heure que je fuis dans l'eau jufqu'au cou , & il n'eft pas honnête de me laiffer morfondre.

Mon cher neveu , lui dit tendrement le Prieur , ce n'eft pas ainfi qu'on batife en Baffe-Bretagne ; reprenez vos habits & venez avec nous. Mlle. de St. Yves , en entendant ce discours , difoit tout bas à fa compagnie ; Mademoifelle , croyez-vous qu'il reprenne fi-tôt fes habits ?

Le Huron cependant repartit au Prieur, vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, & je suis très-certain qu'on ne se batise pas autrement. L'Eunuque de la Reine de Candace fut batisé dans un ruisseau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point batisé du tout, ou je le serai dans la riviere. On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé, l'Ingénu était têtû, car il étoit Breton & Huron. Il revenait toujours à l'Eunuque de la Reine de Candace. Et quoique Mlle. sa tante & Mlle. de St. Yves qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne

lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur discrétion. L'Evêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup, mais il ne gagna rien; le Huron disputa contre l'évêque,

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptesé dans la riviere, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle. de Saint-Yves qu'à aucun autre personne de la compagnie; qu'il n'avait pas même salué M. l'Evêque avec ce respect mêlé de cordialité, qu'il avait témoigné à cette belle Demoiselle. Elle

prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras ; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le Huron à se faire batiser de la même maniere que les Bretons , ne croyant pas que son neveu pût jamais être Chrétien , s'il persistoit à vouloir être batisé dans l'eau courante.

Mlle. de St. Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'aprocha modestement de l'ingénu , & lui ferrant la main d'une maniere tout-à-fait noble : Est-ce que vous ne ferez rien pour moi ? lui dit-elle ; & , en prononçant ces mots , elle baissait les yeux & les relevait avec une grace attendrissante. Ah ! tout ce que vous voudrez , Mademoiselle , tout ce que vous me commanderez , batême d'eau,

batême de feu , batême de sang , il il n'y a rien que je vous refuse. Mlle. de St. Yves eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressements du Prieur , ni les interrogations réitérées du Bailly , ni les raisonnements même de Mr. l'Evêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe ; mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le batême fut administré & reçu avec toute la décence , toute la magnificence , tout l'agrément possibles. L'oncle & la tante céderent à Mr. l'Abbé de St. Yves & à sa sœur l'honneur de tenir l'Ingénu sur les fonts. Mlle. de St. Yves rayonnait de joie de se voir maraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'affervissait ; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand dîné, on se mit à table au sortir du batême. Les goguenards de Basse-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas batiser son vin. Mr. le Prieur disait que le vin, selon Salomon, réjouit le cœur de l'homme. M. l'Evêque ajoutait que le Patriarche Juda devait lier son ânon à la vigne, & tremper son manteau dans le sang du raisin, & qu'il était bien triste qu'on n'en pût faire autant en Basse-Bretagne, à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le batême de l'Ingénu, & des galanteries à la maraine. Le Bailly toujours interrogant demandait au Huron s'il serait fidele à ses promesses? Comment voulez-vous que je

manque à mes promesses , répondit le Huron , puisque je les ai faites entre les mains de Mlle. de St. Yves.

Le Huron s'échauffa , il but beaucoup à la santé de sa maraine. Si j'avais été batisé de votre main , dit-il , je sens que l'eau froide qu'on m'a versée sur le chignon m'aurait brulé. Le Bailly trouva cela trop poétique , ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au batisé. L'Evêque de Saint Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler. Le Jésuite qui était fort savant lui dit que c'était un Saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres ,

mais dont il ne convenait pas à un Jésuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquantes filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là , releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux , & jugerent à la physionomie de l'Ingénu , qu'il était digne du Saint dont il portait le nom.





CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce bapême & ce dîner, Mlle. de S. Yves souhaita passionnément que M. l'Evêque la fit encor participante de quelque beau sacrement avec Monsieur Hercule l'Ingénu. Cependant comme elle était bien élevée & fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de ses tendres sentiments ; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & sage.

Dès

Dès que Mr. l'Evêque fut parti, l'Ingénu & Mlle. de S. Yves se rencontrèrent, sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, & que la belle Abacaba dont il avait été fou dans son pays n'approchait pas d'elle. Mlle. lui répondit avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vîte à Mr. le Prieur son oncle & à Mlle. sa tante, & que de son côté elle en dirait deux mots à son cher frere l'Abbé de Saint-Yves, & qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'Ingénu lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule

d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire ; que quand deux parties font d'accord , on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne , dit-il , quand j'ai envie de déjeuner ou de chasser , ou de dormir ; je fais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut ; mais comme ce n'est ni de mon oncle , ni de ma tante que je suis amoureux , ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire ; & si vous m'en croyez , vous vous passerez aussi de M. l'Abbé de S. Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son Huron aux termes de la bienfaisance. Elle se fâcha même , & bientôt se radoucit. En-

fin , on ne fait comment aurait fini cette conversation , si le jour baissant Mr. l'Abbé n'avait ramené sa sœur à son Abbaye. L'Ingénu laissa coucher son oncle & sa tante qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîné. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hurone pour sa bien-aimée ; car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amants poètes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeûner , en présence de Mlle. de Kerkabon qui était toute attendrie. Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur , mon cher neveu , d'être chrétien & Bas-Bretôn ; mais cela ne suffit pas ; je suis un peu sur l'âge ; mon frere n'a laissé qu'un

petit coin de terre qui est très-peu de chose ; j'ai un bon Prieuré ; si vous voulez seulement vous faire Sous-Diacre , comme je l'espère , je vous résignerai mon Prieuré , & vous vivrez fort à votre aise , après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'Ingénu répondit : Mon Oncle , grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pourrez. Je ne fais pas ce que c'est que d'être Sous-Diacre , ni que de résigner ; mais tout me sera bon , pourvu que j'aie Mlle. de Saint-Yves à ma disposition. Eh mon Dieu ! mon neveu , que me dites-vous là ? vous aimez donc cette belle Demoiselle à la folie ? Oui , mon oncle. Hélas ! mon neveu , il est impossible que vous l'épousiez. Cela est très-possible, mon oncle , car non seulement elle m'a ferré

la main en me quittant , mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage , & assurément je l'épouserai. Cela est impossible , vous dis-je , elle est votre maraine ; c'est un péché épouvantable à une maraine de serrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa maraine ; les loix divines & humaines s'y opposent. Morbleu , mon oncle , vous vous moquez de moi ; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa maraine quand elle est jeune & jolie ? Je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fût mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être batisés. Je m'apperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre , & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je

vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves, sous prétexte de mon bâtême, je vous avertis que je l'enleve, & que je me débatise.

Le Prieur fut confondu ; sa sœur pleura. Mon cher frere, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint Pere le Pape peut lui donner dispense, & alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'Ingénu embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours ? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le Pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas

un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé , je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Océan ; & je quitterais Mademoiselle de Saint-Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée , à quatre cent lieues d'ici , dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez Mr. l'Abbé de S. Yves , qui ne demeure qu'à une lieue de vous , & je vous répons que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parloit encor entra le Bailly , qui , selon sa coutume , lui demanda où il allait ? Je vais me marier , dit l'Ingénu en courant ; & au bout d'un quart d'heure il étoit déjà

chez sa belle & chere basse-brette qui dormait encor. Ah ! mon frere , disait Mademoiselle de Kerkabon au Prieur , jamais vous ne ferez un Sous-Diacre de notre neveu.

Le Bailly fut très-mécontent de ce voyage ; car il prétendait que son fils épousât la St. Yves ; & ce fils était encor plus sot & plus insupportable que son pere.





CHAPITRE VI.

*L'Ingénu court chez sa Maîtresse,
& devient, furieux.*

A PEINE l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avoit poussé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mademoiselle de S. Yves, se réveillant en sursaut, s'était écriée, quoi! c'est vous! Ah! c'est vous! arrêtez-vous, que faites-vous? Il avoit répondu, je vous épouse, & en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie,

il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait Mademoiselle Abacaba ma première maîtresse ; vous n'avez point de probité , vous m'avez promis mariage , & vous ne voulez point faire mariage ; c'est manquer aux premières loix de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole , & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu possédait une vertu mâle & intrépide , digne de son Patron Hercule , dont on lui avait donné le nom à son batême ; il allait l'exercer dans toute son étendue , lorsqu'aux cris perçants de la Demoiselle , plus discrètement vertueuse , accourut le sage Abbé de S. Yves avec sa gouvernante , un vieux domestique

dévoit, & un Prêtre de la Paroisse. Cette vue modéra le courage de l'assaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voisin, lui dit l'Abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, repliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mademoiselle de S. Yves se rajusta en rougissant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'Abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les privilèges de la loi naturelle qu'il connoissait parfaitement. L'Abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, & que sans les conventions faites entre les Hommes, la loi de nature ne serait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des Notaires, des Prêtres,

des témoins , des contrats , des dispenses. L'Ingénu lui répondit , par la réflexion que les sauvages ont toujours faite , vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens , puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'Abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a , dit-il ; je l'avoue , beaucoup d'inconstans & de fripons parmi nous ; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des ames sages , honnêtes , éclairées , & ce sont ces hommes-là qui ont fait les loix. Plus on est homme de bien , plus on doit s'y soumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même.

Cette réponse frappa l'Ingénu. On a

déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flateuses. On lui donna des espérances ; ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même Mademoiselle de S. Yves quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienséance. Mais malgré cette décence , les yeux étincelants de l'Ingénu Hercule firent toujours baisser ceux de sa maîtresse , & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parens. Il fallut encore employer le crédit de la belle Saint-Yves ; plus elle sentait son pouvoir sur lui , & plus elle l'aimait. Elle le fit partir , & en fut très-affligée : enfin , quand il fut parti , l'Abbé qui

non-seulement était le frere très-aîné de Mlle. de S. Yves , mais qui était son tuteur , prit le parti de soustraire sa pupille aux empressements de cet amant terrible. Il alla consulter le Bailly , qui destinant toujours son fils à la sœur de l'Abbé , lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une Communauté. Ce fut un coup terrible : une indifférente qu'on mettrait en Couvent jetterait les hauts cris , mais une amante , & une amante aussi sage que tendre , c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'Ingénu , de retour chez le Prieur , raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il essuya les mêmes remontrances , qui firent quelque effet sur son esprit , & aucun sur ses sens ; mais le lendemain quand il voulut retourner

chez
avec
la l
ly l
tant
Eh
dans
dit
long
un C
latin
blée
pren
être
fut i
une
filles
con
Angl
fut f

chez sa belle maîtresse pour raisonner avec elle sur la loi naturelle & sur la loi de convention, Mr. le Bailly lui apprit avec une joie insultante qu'elle était dans un Couvent. Eh bien, dit-il, j'irai raisonner dans ce Couvent. Cela ne se peut, dit le Bailly; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un Couvent ou un Convent, que ce mot venait du latin *conventus*, qui signifie assemblée; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Sitôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espece de prison où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint aussi furieux que fut son Patron Hercule, lors qu'Eu-

rite, Roi d'Échalie, non moins cruel que l'Abbé de St. Yves, lui refusa la belle Iolé sa fille, non moins belle que la sœur de l'Abbé. Il voulait aller mettre le feu au Couvent, enlever sa maîtresse, ou se brûler avec elle. Mlle. de Kerkabon épouvantée, renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu Sous-Diacre; & disait, en pleurant, qu'il avait le diable au corps depuis qu'il étoit batifé.



 CHAPITRE VII.

L'Ingénu repousse les Anglais.

L'INGÉNU plongé dans une sombre & profonde mélancolie, se promena vers les bords de la mer, son fusil à deux coups sur l'épaule, son grand coutelas au côté, tirant de temps en temps sur quelques oiseaux, & souvent tenté de tirer sur lui-même; mais il aimait encor la vie à cause de Mlle. de St. Yves. Tantôt il maudissait son oncle, sa tante, & toute la Basse-Bretagne & son batême. Tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller brûler le Couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse.

Part. I.

E

Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'est & d'Ouest , que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où , lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où paraissent ces clameurs; il y vole en quatre bonds. Le Commandant de la milice qui avait soupé avec lui chez le Prieur , le reconnut aussitôt; il court à lui les bras ouverts; Ah ! c'est l'Ingénu , il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur se rassurèrent , & crièrent aussi , c'est l'Ingénu , c'est l'Ingénu.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il, pour quoi êtes-vous si effarés ? Att-on mis vos maîtresses dans des Couvents ? Alors cent voix confuses s'écrient : Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent ? Eh bien, repliqua le Huron, ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire Sous-Diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le Commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'Abbaye de la Montagne, boire le vin de son oncle, & peut-être enlever Mlle. de St. Yves ; que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne, n'était venu que pour reconnaître la côte, qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au Roi de France, & que la Pro-

vince était exposée. Ah ! si cela est, ils violent la loi naturelle ; laissez-moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux , je fais leur langue , je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation l'escadre Anglaise approchait ; voilà le Huron qui court vers elle , se jette dans un petit bateau , arrive , monte au vaisseau amiral , & demande s'il est vrai qu'ils viennent ravager le pays sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout son bord firent de grands éclats de rire , lui firent boire du punch , & le renvoyèrent.

L'Ingénu piqué ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes &

pour M. le Prieur. Les gentils-hommes du voisinage accouraient de toutes parts ; il se joint à eux ; on avait quelques canons , il les charge , il les pointe , il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent , il court à eux , il en tue trois de sa main , il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais se rembarquent , & toute la côte retentissait des cris de victoire , vive le Roi , vive l'Ingénu. Chacun l'embrassait , chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah ! disait-il , si Mlle. de St. Yves était-là , elle me mettrait une compresse.

Le Bailly qui s'était caché dans sa cave pendant le combat , vint lui

70 L'INGÉNU.

faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit Hercule l'Ingénu dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré, mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'Abbaye de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au Couvent. Si le Bailly n'avait pas sur le champ averti le Commandant, si on n'avait pas couru après la troupe joyeuse, c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez son oncle & sa tante, qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne ferez jamais ni Sous-Diacre, ni Prieur, lui dit l'oncle, vous serez un Officier en-

cor plus brave que mon frere le Capitaine , & probablement auffi gueux. Et Mlle. de Kerkabon pleurait toujours en l'embrassant & en disant , il se fera tuer comme mon frere , il vaudrait bien mieux qu'il fût Sous-Diacre.

L'Ingénu , dans le combat , avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées ; que probablement l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la Basse-Bretagne , & sur-tout faire Mlle. de St. Yves grande Dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le Commandant , les principaux Officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuverent le voyage du neveu. Il

devait être sans difficulté présenté au Roi. Cela seul lui donnerait un prodigieux relief dans la Province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse anglaise un présent considérable de leurs épargnes. L'Ingénu difait en lui-même , quand je verrai le Roi , je lui demanderai Mlle. de St. Yves en mariage , & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le Canton ; étouffé d'embrassements , baigné des larmes de sa tante , béni par son oncle , & se recommandant à la belle St. Yves.



se
C
L'I
F
Sau
avai
Qua
de t
& d
mén
aup
de q
fent
ne m
dans
tants
gnaie



CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en Cour. Il soupe en chemin avec des Huguenots.

L'INGÉNU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, & de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que six ans auparavant, Saumur contenait plus de quinze mille ames & qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hôtellerie. Plusieurs Protestants étaient à table; les uns se plaignaient amèrement, d'autres frémissaient

faient de colere , d'autres disaient en pleurant : *nos dulcia linquimus arva , nos patriam fugimus*. L'Ingénu qui ne savait pas le latin , se fit expliquer ces paroles qui signifient , nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie , Messieurs ? C'est qu'on veut que nous reconnaissons le Pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez - vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épouser ? car on m'a dit, que c'était lui qui en donnait la permission. Ah ! Monsieur, ce Pape dit qu'il est le maître du Domaine des Rois ! — Mais , Messieurs, de quelle profession êtes - vous ? — Monsieur , nous sommes , pour la plûpart , des drapiers & des fabri-

qua
est
fab
le p
Roi
mêl
me
très-
pag
l'édi
il dé
le for
giti
conv
l'Ing
D'ou
grand
jusqu
ainsi
aimé
raient

quants. — Si votre Pape dit qu'il est le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les Rois, c'est leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? — Alors un petit homme noir prit la parole, & exposa très-savamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les Dragons, que l'Ingénu à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand Roi, dont la gloire s'étend jusques chez les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, & de tant de bras qui l'auraient servi ?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands Rois , répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui ; & qu'il nous ferait changer de religion , comme son musicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ses opéra. Non-seulement il perd déjà cinq à six cent mille sujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis ; & le Roi Guillaume qui est actuellement maître de l'Angleterre , a composé plusieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur Monarque.

Un tel désastre est d'autant plus étonnant que le Pape régnant , à qui Louis XIV. sacrifie une partie de son peuple , est son ennemi déclaré.

Ils
an
po
en
me
ge
d'a
bil
raî
gra
l'ét
don
son
L
dem
qui
fi ch
suite
le P
Sa I

Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été poussée si loin , que la France n'espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger , & sur-tout de ne lui plus donner d'argent , ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand Roi sur ses intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir , & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'Ingénu attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un Monarque si cher aux Hurons ? Ce sont les Jésuites , lui répondit-on , c'est sur-tout le Pere de la Chaise , confesseur de Sa Majesté. Il faut espérer que Dieu

les en punira un jour, & qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres ! Monf. de Louvois nous envoie de tous côtés des Jésuites & des Dragons.

Oh bien, Messieurs, repliqua l'Ingénu, qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services ; je parlerai à ce Monf. de Louvois ; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai le Roi, je lui ferai connaître la vérité. Il est impossible qu'on ne se rende pas à cette vérité quand on la sent. Je reviendrai bientôt pour épouser Mlle de St. Yves, & je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand Seigneur qui

voy

Qu

du l

I

qui

de la

tout

fait l


vit.

presc

voyageait incognito par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du Roi.

Il y avait à table un Jésuite déguisé qui servait d'espion au révérend Pere de la Chaise. Il lui rendait compte de tout, & le Pere de la Chaise en instruisait Monsf. de Louvois. L'espion écrivit. L'Ingénu & la Lettre arriverent presque en même temps à Versailles.




 CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Versailles. Sa réception à la Cour.

L'INGÉNU débarque en pot de chambre (*) dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le Roi ? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'Amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, & la scène allait être sanglante, s'il n'eût passé un garde du Corps, gentilhomme Breton, qui écarta la canaille. Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissez un brave

(*) C'est une voiture de Paris à Versailles, laquelle ressemble à un petit tombereau couvert.

homme;

homme ; je suis le neveu de Mr. le Prieur de notre Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au Roi ; -- je vous prie de me mener dans sa chambre. Le garde, ravi de trouver un brave de sa province qui ne paraissait pas au fait des usages de la Cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au Roi, & qu'il fallait être présenté par Monseigneur de Louvois. -- Eh bien, menez-moi donc chez ce Monseigneur de Louvois, qui, sans doute, me conduira chez Sa Majesté. Il est encor plus difficile, repliqua le garde, de parler à Monseigneur de Louvois qu'à Sa Majesté. Mais je vais vous conduire chez Mr. Alexandre, le premier commis de la guerre, c'est comme si vous parliez au Ministre. Ils vont donc chez

ce Mr. Alexandre, premier commis, & ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une Dame de la Cour, & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de Mr. Alexandre, c'est comme si vous parliez à Mr. Alexandre lui-même.

Le Huron tout étonné le suit ; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite anti-chambre. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit l'Ingénu, est-ce que tout le monde est invisible dans ce pays-ci ? Il est bien plus aisé de se battre en Basse-Bretagne contre des Anglais, que de rencontrer à Versailles les gens à qui on a affaire. Il se désennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure, en

fo
à
re
en
ch
Yv
Ro
I
lui
pou
tem
mor
lem
aise.
Il d
dez-
voic
certi
que
la pe

sonnant , rappella le garde du Corps à son poste. Ils se promirent de se revoir le lendemain ; & l'Ingénu resta encor une autre demi-neure dans l'antichambre , en réent à Mlle. de St. Yves , & à la difficulté de parler aux Rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monsieur , lui dit l'Ingénu , si j'avais attendu , pour repousser les Anglais , aussi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience , ils ravageraient actuellement la Basse-Bretagne tout à leur aise. Ces paroles fraperent le commis. Il dit enfin au Breton : Que demandez-vous ? Récompense , dit l'autre , voici mes titres ; il lui étala tous ses certificats. Le Commis lut , & lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une Lieute-

nance. Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous , pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le Roi fasse sortir Mlle. de St. Yves du couvent , & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au Roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot , je veux être utile ; qu'on m'employe & qu'on m'avance.

Comment vous nommez - vous , Monsieur , qui parlez si haut ? Oh oh ! reprit l'Ingénu : vous n'avez donc pas lû mes certificats ? c'est donc ainsi qu'on en use ? Je m'appelle Hercule de Kerkabon , je suis batifé , je loge

au cadran bleu ; & je me plaindrai de vous au Roi. Le commis conclut , comme les gens de Saumur , qu'il n'avait pas la tête bien saine , & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour le révérend pere la Chaife , confesseur de Louis XIV , avait reçu la lettre de son espion , qui accusait le Breton Kerkabon de favoriser dans son cœur les Huguenots , & de condamner la conduite des Jésuites. Mr. de Louvois de son côté avait reçu une lettre de l'interrogant Bailly , qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait brûler les couvents & enlever les filles.

L'Ingénu après s'être promené dans les jardins de Versailles où il s'en-
nuya , après avoir soupé en Huron & en Bas-Breton , s'était couché dans la

douce espérance de voir le Roi le lendemain , d'obtenir Mlle. de St. Yves en mariage , d'avoir au moins une compagnie de cavalerie , & de faire cesser la persécution contre les Huguenots. Il se berçait de ces flateuses idées quand la Maréchaussée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups & de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant , & on le mena dans le château que fit construire le Roi Charles V , fils de Jean II , auprès de la rue Saint Antoine , à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu , je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement ; puis

tou
qu
la
éta
jett
& e
rete
on l
dom
char
tag
si tu
O
desti
la ch
com
cime
occup
Roya
guiffa

tout-à-coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces ; il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carosse ; les jette par la portiere, se jette après eux ; & entraîne le troisieme qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la Basse-Bretagne ! Que dirais-tu belle St. Yves, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetiere. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-Royal, nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui

dit le chef des Sbires , voilà de la compagnie que je vous amene. Et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse , revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'Univers entier.



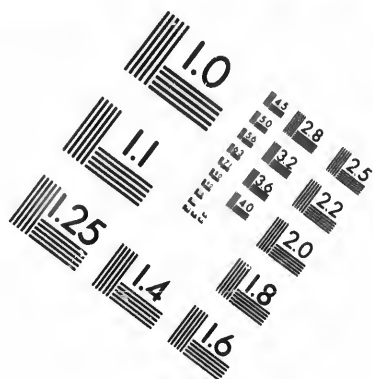
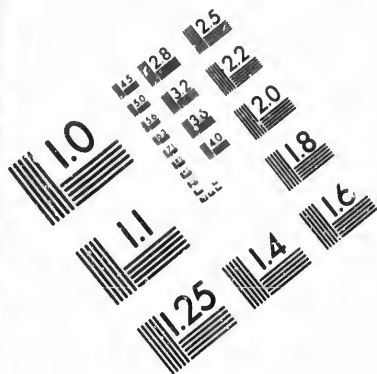


CHAPITRE X.

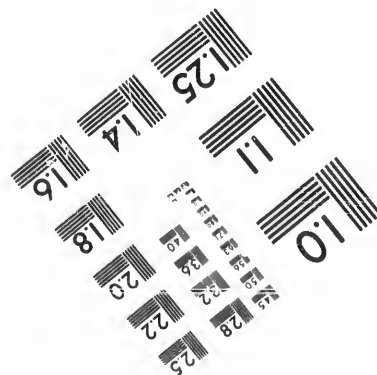
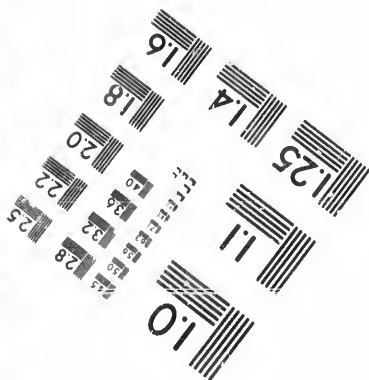
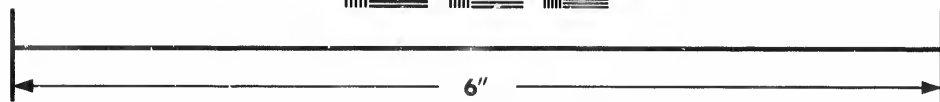
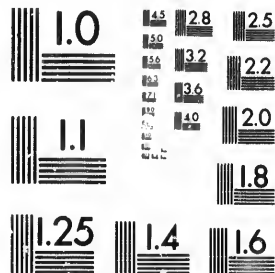
*L'Ingénu enfermé à la Bastille avec
un Janséniste*

MONSIEUR Gordon était un
vieillard frais & serein, qui savoit deux
grandes choses, supporter l'adversité
& consoler les malheureux. Il s'avan-
ça d'un air ouvert & compatissant
vers son compagnon, & lui dit en
l'embrassant : Qui que vous soyez qui
venez partager mon tombeau, soyez
sûr que je m'oublierai toujours moi-
même pour adoucir vos tourments
dans l'abîme infernal où nous som-
mes plongés. Adorons la Providence
qui nous y a conduits. Souffrons en
paix, & espérons. Ces paroles firent





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sur l'ame de l'Ingénu, l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers compliments, Gordon, sans le presser de lui apprendre la cause de son malheur, lui inspira par la douceur de son entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le desir d'ouvrir son cœur & de déposer le fardeau qui l'accablait; mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur; cela lui paraissait un effet sans cause, & le bon homme Gordon était aussi étonné que lui-même.

Il faut, dit le Janséniste au Huron, que Dieu ait de grands desseins sur vous, puisqu'il vous a conduit du Lac Ontario en Angleterre & en Fran-

ce , qu'il vous a fait baptiser en Basse-Bretagne , & qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi , répondit l'Ingénu , je crois que le Diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle sauvages , ce sont des gens de bien grossiers ; & les hommes de ce pays-ci sont des coquins raffinés. Je suis à la vérité bien surpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verroux avec un Prêtre ; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémisphere pour aller se faire tuer dans l'autre , ou qui sont naufragés en chemin , & qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas

les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens-là.

On leur porta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, & sur l'art de ne pas succomber aux disgrâces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah! Mr. Gordon, s'écria l'Ingénu, vous n'aimez donc pas votre marraine! Si vous connaissiez comme moi Mlle. de St. Yves, vous seriez au désespoir: à ces mots il ne put retenir ses larmes, & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes soulagent-elles?

Il me semble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout est physique en nous, dit le vieillard; toute sécrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le soulage, soulage l'ame; nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénu, qui, comme nous l'avons dit plusieurs fois, avait un grand fonds d'esprit, fit de profondes réflexions sur cette idée, dont il semblaient qu'il avait la semence en lui-même. Après quoi il demanda à son compagnon, pourquoi sa machine étoit depuis deux ans sous quatre verroux? Par la grace efficace, répondit Gordon: je passe pour Janséniste, j'ai connu Arnaud & Nicole: les Jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le Pape n'est qu'un Evê-

que comme un autre , & c'est pour cela que le Pere de la Chaise a obtenu du Roi , son pénitent , un ordre de me ravir , sans aucune formalité de justice , le bien le plus précieux des hommes , la liberté. Voilà qui est bien étrange , dit l'Ingénu ; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le font qu'à cause du Pape.

A l'égard de votre grace efficace , je vous avoue que je n'y entends rien ; mais je regarde comme une grande grace que Dieu m'ait fait trouver , dans mon malheur , un homme comme vous , qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante & plus instructive. Les ames des deux cap-

tifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la physique de Rohault, qui était encor à la mode, & il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite, il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi ! dit-il, notre imagination & nos sens nous trompent à ce point ! quoi ! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lû le second volume, il ne fut plus si content, & il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrere étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de son esprit, & s'attacha à lui davantage.

Votre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me parait avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison, & l'autre avec son imagination & ses préjugés.

Quelques jours après Gordon lui demanda, que pensez-vous donc de l'ame, de la maniere dont nous recevons nos idées? de notre volonté, de la grace, du libre arbitre? Rien, lui répartit l'Ingénu: Si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'Etre éternel comme les astres & les éléments; qu'il fait tout en nous, que nous sommes

de

de petites roues de la machine immense dont il est l'ame, qu'il agit par des loix générales & non par des vues particulieres ; cela seul me parait intelligible, tout le reste est pour moi un abyme de ténébres.

Mais, mon fils, ce serait faire Dieu auteur du péché ! Mais, mon Pere, votre grace efficace ferait Dieu auteur du péché aussi ; car il est certain que tous ceux à qui cette grace serait refusée pécheraient ; & qui nous livre au mal n'est-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarrassait fort le bon homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de ce bourbier ; & il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens, & qui n'en avaient point (dans le goût de la prémotion physique,) que l'In-

genu en avait pitié. Cette question tenait évidemment à l'origine du bien & du mal ; & alors il fallait que le pauvre Gordon passât en revue la boîte de Pandore , l'œuf d'Orosmane percé par Arimane , l'inimitié entre Tiphon & Osiris , & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde sans jamais se rencontrer. Mais enfin , ce Roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère ; & par un charme étrange la foule des calamités répandues sur l'Univers diminuait la sensation de leurs peines ; ils n'osaient se plaindre quand tout souffrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle S. Yves effaçait dans l'esprit de son amant toutes les idées

de
ré
&
eff
Ja
ho
-
rain
leur
inu
ble
hon
Il s
thé
lui
I
rent
char
l'his
mes

de métaphysique & de morale. Il se réveillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux Janséniste oubliait sa grace efficace, & l'Abbé de St. Ciran, & Jansénius, pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raisonnements, ils parlaient encor de leurs aventures, & après en avoir inutilement parlé ils lisaient ensemble ou séparément. L'esprit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait surtout allé très-loin en mathématique sans les distractions que lui donnait Mlle. de S. Yves.

Il lut des histoires : elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop misérable. En effet, l'histoire n'est que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des

hommes innocents & paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie, qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer Clio du poignard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs, ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoûtante dans ses commencemens, si sèche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de Henri IV, toujours si dépourvue de grands monuments, si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces dé-

ails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des Souverains de Fesensac, de Fésansaguét, & d'Astarac. Cette étude en effet ne serait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux siècles de la République Romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse & législatrice des nations occupait son ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cent ans par l'enthousiasme de la liberté & de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois; & il se serait cru heureux dans le séjour du désespoir s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrissait encore sur le bon Prieur de Nôtre-Dame de la Montagne , & sur la sensible Kerkabon ; Que penseront-ils , répétait-il souvent , quand ils n'auront point de mes nouvelles ? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait ; il plaignait ceux qui l'aimaient , beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

Fin de la première Partie.

